

26

Supplément à MSH-Informations

N° 1 Décembre 1979

NOUVELLES DE L' ARCHEOLOGIE

NOUVELLES DE L'ARCHEOLOGIE
MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME
54 BOULEVARD RASPAIL
75270 PARIS CEDEX 06

LA CERAMOLOGIE DE LABORATOIRE

Orientations

Définir le domaine de la céramologie de laboratoire est certainement plus aisé que de préciser la place optimale de la céramologie dans la recherche archéologique. Le laboratoire n'apporte en effet sa contribution qu'à des secteurs précis, faciles à répertorier, des recherches céramologiques. Mais il ne saurait pour autant se désintéresser des travaux de réflexion qui cherchent à préciser la finalité (et les moyens) des études sur les céramiques, car il est évident que ces réflexions déterminent en grande partie sa propre action. Toutefois, ces réflexions ne seront évoquées ici qu'incidemment, l'essentiel de notre propos étant de montrer et de discuter les orientations actuelles de la céramologie de laboratoire, et d'essayer d'en comprendre le devenir.

La détermination de la provenance des céramiques est sans conteste le domaine principal de la céramologie de laboratoire, auquel il convient d'associer divers travaux qui ont un objectif plus limité, par exemple celui d'aider à établir une classification à l'intérieur d'un ensemble céramique, ou de vérifier une classification existante.

A côté de ce premier domaine dont nous occuperons longuement et dont l'unité nous apparaîtra plus clairement par

la suite, on peut encore signaler, parmi les autres domaines de la céramologie de laboratoire, les recherches sur les techniques de fabrication des céramiques, sur la détermination des contenus et sur la datation. Nous dirons quelques mots des deux premiers, quoique le second se rattache déjà à un ensemble beaucoup plus vaste et très spécialisé, mais encore dans l'enfance, celui de l'identification des matières organiques en archéologie. Quant au troisième, il n'y a guère de raison pour en dissocier l'étude de celle des autres techniques de datation.

Déterminations de provenance

Il est important de distinguer, lorsqu'on parle de détermination de provenance, l'opération qui consiste, partant d'une catégorie de céramiques, à localiser les divers ateliers producteurs (ou zones de production), ce qui est une opération longue et souvent difficile, et l'opération anodine par laquelle on attribue une céramique inconnue à l'une ou l'autre des zones de production, une fois établies l'existence des divers ateliers et leurs caractéristiques. C'est essentiellement de la première opération que nous nous occuperons ici. Dans un cas général, cette opération comprendra deux phases successives. La première phase consiste à répartir le matériel céramique dont on cherche

à déterminer les provenances entre différents groupes ou classes, cette opération de classification ayant pour objectif d'évaluer le nombre approximatif d'ateliers qu'il faudra localiser, d'apprécier leurs ressemblances éventuelles et leur importance relative, bref de préciser les données essentielles du problème que l'on s'est fixé. La classification offre également le moyen, en étudiant les caractéristiques typologiques et stylistiques des divers groupes et en rassemblant les données archéologiques relatives à chacun d'eux, de formuler des hypothèses préliminaires sur la localisation des ateliers (mais on peut encore, en procédant ainsi, parvenir à renforcer dans l'échantillonnage étudié les groupes qui s'y trouvent les plus mal représentés). La seconde phase des déterminations de provenance consiste à comparer les groupes obtenus par la classification, avec des références (ou groupes de références) dont l'origine est assurée, afin de parvenir à identifier les différents ateliers d'où sont issues les céramiques appartenant à la catégorie étudiée.

Caractéristiques

Pour pouvoir effectuer une opération de classification, il faut bien entendu disposer pour chacune des céramiques à classer d'un certain nombre de caractéristiques. On abandonne en principe les caractéristiques habituelles de la céramologie traditionnelle : formes, décors, aspects de la pâte, pour les remplacer par des caractéristiques nouvelles, déterminées en laboratoire. Ces dernières sont essentiellement des caractéristiques de composition de pâtes, représentées par les pourcentages d'un certain nombre de constituants chimiques. On pourrait certes mêler dans les classifications des caractéristiques traditionnelles, formes et décors par exemple, à des caractéristiques de composition. Il semble cependant préférable de traiter séparément les unes et

les autres, quitte à comparer par la suite les classifications obtenues par les méthodes traditionnelles, et celles qui sont obtenues en laboratoire, cette comparaison se révélant souvent très fructueuse ainsi que nous le verrons plus loin.

Les caractéristiques de composition des pâtes peuvent être assez variées : constituants majeurs, mineurs ou impuretés, chacune présentant avantages et inconvénients au sujet desquels on ne dispose d'aucune étude comparative sérieuse. On commence toutefois à se rendre compte (notamment à la suite de comparaisons effectuées entre les laboratoires de Berkeley et de Lyon) que beaucoup de traces mesurées en activation neutronique fournissent d'assez médiocres caractéristiques. Mais ces études sont encore trop incomplètes pour déterminer une politique. Sans vouloir nier l'intérêt des traces, il semble évident qu'on a trop souvent tendance à surestimer leur valeur comme caractéristiques, sans doute par suite d'une confusion fréquente avec ce qui se passe dans le cas des métaux. On peut observer en effet des écarts énormes dans les pourcentages de traces, d'un minerai à un autre, ce qui permet parfois de se contenter de mesures semi-quantitatives, voire qualitatives (présence ou absence), pour caractériser certains gisements métallifères. Les gisements d'argile, malheureusement, ont des compositions, pour les éléments majeurs comme pour les traces, qui varient peu, et obligent de ce fait à des mesures quantitatives précises. La trace caractéristique de tel ou tel gisement d'argile est hélas presque toujours un mythe !

Si l'on veut pouvoir résoudre les problèmes les plus courants, il est nécessaire de disposer d'un assez grand nombre de caractéristiques de composition, une dizaine environ. Il ne faut cependant pas en déduire que plus le nombre des caractéristiques utilisées sera élevé, plus complexes seront les problèmes que l'on

parviendra à résoudre. Nous verrons en effet que les limitations imposées aux déterminations de provenance dépendent assez peu du nombre des caractéristiques employées, dès lors qu'on se situe au delà du seuil précédemment indiqué.

On notera que l'un des avantages présenté par les caractéristiques de composition des pâtes est d'être en grande partie indépendantes des conditions de cuisson et d'enfouissement de la céramique, à la différence d'autres caractéristiques comme la couleur, la dureté, la densité ou la porosité... Il faut pourtant se souvenir que les altérations de composition, bien que rares dans un cas général, peuvent devenir plus fréquentes dans certains milieux, ou pour certaines céramiques dans des conditions particulières de cuisson. On commence à prévoir assez bien ce type de difficultés qui fait l'objet d'études suivies.

On a pensé quelquefois utiliser les caractéristiques de composition du revêtement des céramiques plutôt que celles des pâtes. Outre le fait que les analyses de revêtement sont souvent très difficiles à réaliser, leurs caractéristiques de composition relèvent plus de considérations techniques que de données géochimiques en liaison avec la situation de l'atelier, alors que les caractéristiques des pâtes ne sont en général rien d'autres que les caractéristiques géochimiques des argiles dans la carrière utilisée par le potier. Elles sont donc en relation directe avec une certaine localisation qui est en principe celle de l'atelier, car celui-ci est généralement situé près de ses sources d'argile. Il y a certes des exceptions à cette proximité, et les comparaisons ethnographiques nous en fournissent des exemples, mais ils sont rares. Il ne faut pas oublier en effet que l'argile est présente à peu près partout, là où la vie végétale est possible. Bien que les publications archéologiques fassent souvent état d'éven-

tuelles exportations d'argile, ces affirmations sont contredites par l'ensemble des analyses effectuées jusqu'ici sur les ateliers antiques. Ajoutons qu'il est possible que les caractéristiques de composition des céramiques diffèrent notablement de celles que présentent les argiles dans la carrière, en cas de lavage des argiles ou en cas d'addition de dégraissant, ou par suite de tout autre mélange. Mais si de telles pratiques peuvent compliquer les études de provenances, elles n'en modifient guère le déroulement.

Une céramique possède de nombreuses autres caractéristiques en dehors des caractéristiques de composition, et certaines d'entre elles sont particulièrement intéressantes en vue des études de provenances. Il s'agit bien entendu des caractéristiques minéralogiques et pétrographiques des argiles ayant servi à fabriquer les céramiques ; certaines de ces caractéristiques peuvent être observées dans la pâte des céramiques, n'étant pas très perturbées par la cuisson. Quelques unes peuvent donner lieu à des mesures quantitatives, par exemple la détermination des minéraux lourds, et il n'y a en ce cas aucun problème pour joindre ces caractéristiques à celles de composition des pâtes. Mais les plus intéressantes sont sans aucun doute les caractéristiques pétrographiques, de nature essentiellement qualitative. Elles fournissent des indications irremplaçables sur l'environnement géologique des ateliers, mais n'étant pas quantitatives, elles ne peuvent être utilisées de la même manière que les données de composition. Nous les étudierons donc à part en tenant compte de leur spécificité.

Classifications

Dès lors qu'on possède pour chaque céramique un certain nombre de caractéristiques, on peut procéder à l'opération de tri, ou de classification, qui fournit

XI
différentes classes ou groupes de composition. Une situation idéale serait celle où on pourrait être assuré que chacun des groupes que l'on a constitué correspond bien à un atelier et inversement, ce qui est malheureusement utopique. On a certes intérêt à se rapprocher le plus possible d'une telle situation, ce qui impose d'associer à un nombre suffisant de caractéristiques des méthodes de classification assez évoluées, que l'on peut compléter d'ailleurs par des méthodes de classement permettant de tester l'attribution des individus aux groupes issus de la classification, et de préciser ainsi les contours de ces groupes. Cela suppose également qu'on se soit ménagé la possibilité, par l'étude de nombreux ateliers (plus d'une centaine pour nos propres investigations) de tester les méthodes qu'on utilise. Mais, quelle que soit l'attention portée à ces recherches préliminaires, on ne saurait affirmer que plusieurs groupes ne peuvent correspondre à un atelier unique, puisqu'on sait d'expérience que d'assez nombreux ateliers ont utilisé plusieurs argiles différentes. Et l'on ne saurait prétendre non plus qu'un même groupe ne corresponde pas à plusieurs ateliers séparés. Ce dernier cas est évidemment celui qui peut entraîner les difficultés les plus graves, aussi n'est-il pas inutile de donner quelques indications supplémentaires le concernant. S'il se trouve que certains groupes contiennent des céramiques provenant de plusieurs ateliers, cela signifie à l'évidence que les caractéristiques et les méthodes de classification utilisées ne permettent pas d'établir de séparation nette entre les productions de deux ateliers ou plus. Or l'expérience montre que les risques de cette sorte sont extrêmement faibles (sous réserve bien sûr que soient associés un nombre suffisant de caractéristiques et une méthode de tri assez évoluée) si l'on a affaire à des ateliers qui sont implantés dans des contextes géologiques différents (sédiments suffisamment éloignés dans le temps et dans

l'espace). De plus les risques sont encore diminués alors par suite du fait qu'on a souvent affaire à des ateliers dont les céramiques présentent des différences typologiques ou stylistiques importantes, liées à leur éloignement géographique. La véritable difficulté, c'est qu'on se trouve assez fréquemment dans la situation opposée, celle où les potiers, ayant reconnu qu'une formation argileuse correspondait à leurs besoins spécifiques, se sont installés en divers points de cette formation. On a alors des ateliers dont les céramiques présentent des compositions voisines, assez difficiles à séparer les unes des autres, cette situation pouvant dans certaines circonstances géologiques particulières se répéter sur des distances considérables et risquer alors de conduire à des confusions intolérables.

Une attitude simple et commode consiste à feindre d'ignorer ce genre de problèmes ou à laisser croire par exemple qu'en augmentant le nombre des caractéristiques de composition, on ne risque plus de se trouver devant une telle situation. C'est ce postulat qu'illustre malencontreusement la notion de *finger print* d'après laquelle une liste aussi complète que possible de constituants chimiques analysés tiendrait lieu, pour une céramique donnée, et pour un atelier, d'une véritable empreinte digitale. Mais cette notion n'est hélas qu'une manière de se sécuriser derrière une liste de constituants. Car il semble bien qu'on ne gagne pas grand chose à multiplier les caractéristiques lorsqu'on a affaire à des ateliers dont les argiles sont assez semblables. Dans cette hypothèse, les caractéristiques non significatives finiraient par acquérir une importance considérable et leurs fluctuations aléatoires l'emporteraient, à l'intérieur d'une classification, sur les caractéristiques éventuellement utiles.

La seule solution consiste à admettre qu'il y a des risques de confusion, que les groupes qui résultent d'une classifi-

cation ne correspondent pas nécessairement à des ateliers, certains groupes pouvant rassembler des productions de plusieurs ateliers voisins, et à en tirer les conséquences. Il faut donc s'habituer à travailler avec des groupes dont on admet à priori l'imperfection, et adopter une stratégie de recherche qui prenne en compte ces imperfections. Cela étant admis, il n'y a aucune difficulté à souligner que les méthodes de classification, fussent-elles automatiques, ne sont jamais tout à fait innocentes puisqu'on peut, dans une certaine mesure, les orienter. Une fois encore le problème n'est pas de trouver la méthode idéale, mais d'adapter la recherche aux imperfections des méthodes.

On dispose actuellement, pour effectuer les classifications, d'un ensemble varié de méthodes, aussi ne saurait-on faire en ce domaine de choix tout à fait rationnels. Il y a cependant quelques options fondamentales à conserver dans l'élaboration d'une méthode de tri, mais c'est plutôt l'affaire du laboratoire, au même titre que le choix des méthodes d'analyse servant à mesurer les différentes caractéristiques des céramiques.

Comparaisons

La seconde phase de la détermination des provenances d'une catégorie de céramiques consiste à comparer chacun des groupes de composition obtenus lors de la classification préliminaire de ce matériel, à des références dont la localisation est assurée.

La supériorité des méthodes de laboratoire par rapport aux méthodes couramment employées pour déterminer des provenances est d'autoriser des comparaisons variées, avec des argiles bien entendu, mais plus encore avec différents types de céramiques d'origine connue. Les caractéristiques de composition permettent

en effet de s'affranchir des données typologiques ou stylistiques et de rattacher les unes aux autres des productions qui diffèrent par l'âge, la forme et le décor, pourvu qu'elles aient été faites avec les mêmes argiles. Or c'est là une situation particulièrement fréquente, puisqu'on observe comme un fait presque habituel la permanence des installations céramiques en un même lieu, ou dans une même zone, ce que les méthodes de laboratoire permettent alors d'exploiter pleinement.

La comparaison des références dont on dispose et des divers groupes de composition dont on cherche à déterminer la provenance peut se faire très simplement en introduisant les références dans les classifications, ou par d'autres méthodes comme les méthodes de classement. Mais, de même qu'aucune méthode de classification ne peut éliminer totalement les risques de confusion entre ateliers voisins, personne ne saurait affirmer que la ressemblance observée ou mesurée autorise à conclure à une identité de provenance. Il peut y avoir en effet, comme cela a déjà été dit, des conditions géologiques particulières qui maintiennent constantes, sur des distances parfois très grandes, les compositions des argiles. Dans ce cas on risque fort, si l'on procède hâtivement, d'attribuer à certains des productions qui appartiennent en réalité à d'autres ateliers.

La seule stratégie qui prenne en compte et permette d'évaluer les risques d'attribution erronée d'un groupe de composition que l'on affecte à un atelier ou à un site, consiste à ne pas se contenter d'une ressemblance, fût-elle extrêmement marquée, pour conclure à une provenance, mais de disposer pour la région considérée d'un ensemble de données localisées qui permettent d'affirmer que la ressemblance observée est bien maximale pour le site considéré. Dans ces conditions, même si l'on a affaire à un groupe de composition hétérogène, rassemblant les productions de

plusieurs ateliers, on se rendra compte en procédant ainsi que les caractéristiques de composition du groupe se rencontrent dans un domaine spatial qui peut être considérable. Si tel est effectivement le cas, on saura qu'il est nécessaire pour parvenir à des localisations plus précises, de reprendre les recherches dans la zone délimitée précédemment, en utilisant peut-être d'autres méthodes, dont certaines de type probabiliste, et en les combinant éventuellement avec des prospections plus détaillées des argiles et des restes d'ateliers. Mais dans le pire des cas, on disposera toujours d'une évaluation de la zone à l'intérieur de laquelle ont dû se produire des confusions de provenance.

Si l'on envisage à présent le problème de la localisation d'un groupe de composition qui serait homogène, c'est-à-dire ne correspondrait qu'à un seul atelier, on se rend compte très facilement que l'on aboutit concrètement à une situation en tous points comparable à la précédente, et donc que l'imperfection a priori des groupes issus de la classification ne constitue pas un obstacle sérieux en vue de leur utilisation dans la détermination des provenances.

Que l'appréciation d'une ressemblance ne puisse se faire qu'en fonction des dissemblances observées par ailleurs est une vérité qu'on a trop tendance à oublier en céramologie de laboratoire où l'on voit se développer de plus en plus des conclusions fondées sur des ressemblances hâtivement exploitées. La difficulté c'est que la densité des renseignements que l'on possède pour une région donnée, densité qui conditionne donc étroitement la validité des preuves apportées par le laboratoire, apparaît rarement, et à vrai dire difficilement, dans les publications. Il est en effet très aisé de produire quelques diagrammes témoignant d'une ressemblance entre un groupe céramique et quelque référence localisée, et presque impossible de fai-

re état, dans les mêmes conditions, des dissemblances observées pour les autres points de la même région. C'est donc aux archéologues utilisant les résultats des laboratoires de veiller à ce que cet aspect des problèmes n'ait pas été négligé.

Cette manière de parvenir à des déterminations de provenance peut paraître lourde, mais, outre le fait qu'on ne voit guère comment s'en passer à moins d'accepter des risques considérables, on se doit encore de procéder ainsi lorsqu'on réunit les éléments de référence nécessaires aux identifications de provenance. Il est en effet hors de question d'aller au hasard pour rassembler ces références, et tout à fait impossible d'étudier exhaustivement les argiles d'une région dès lors que ses dimensions passent par exemple la centaine de kilomètres. Entre ces deux extrêmes, on est amené, concrètement, à quadriller la région où l'on suppose que se trouvent les ateliers producteurs, cette hypothèse préliminaire résultant de la confrontation des données archéologiques et des groupes de composition, comme cela a déjà été dit. Le quadrillage se fait en déterminant un ensemble de points qui ont une probabilité élevée pour d'éventuelles fabrications de céramiques, et l'on fait pour cela appel à toutes les données archéologiques, géologiques et ethnographiques disponibles sur la région. Or ce quadrillage est dans ses grandes lignes le même que celui dont il faut pouvoir disposer avant d'affirmer une identité de provenance entre tel groupe de composition et des références localisées.

Lors de la constitution du réseau de références utilisé pour les déterminations de provenance, on ne saurait se passer des indications qu'apporte l'étude minéralogique et pétrographique des céramiques. En effet si ces études fournissent des caractéristiques de nature essentiellement qualitatives qui, de ce fait, se prêtent moins bien que les caractéristiques de composition aux opérations de classi-

fication et de comparaison, elles ont l'avantage d'apporter des renseignements directement exploitables en vue de l'établissement des hypothèses préliminaires de localisation, et même en certains cas pour des localisations précises. Elles fournissent des indications sur l'environnement géologique des ateliers (présence à l'état détritique de tel ou tel type de roche, par exemple) qui s'interprètent parfois assez facilement en fonction des acquis géologiques, tandis que les données géochimiques qui résultent de l'analyse des constituants chimiques restent encore très difficiles à interpréter directement en terme de localisation, car on manque de données comparatives suffisantes. C'est la raison pour laquelle on doit rassembler soi-même les références dont on a besoin. Ajoutons qu'on irait vers des mécomptes certains si l'on voulait utiliser les données pétrographiques et minéralogiques à la place, et de la même manière que les données de composition, leurs possibilités étant d'une autre nature, et ne permettant pas les mêmes types de raisonnement.

Simplifications

Ainsi la détermination rigoureuse d'une provenance conduit-elle à un travail considérable qui ne se justifie pleinement que pour l'étude suivie de catégories importantes de céramiques et qui exclut les recherches ponctuelles ou épisodiques. La partie la plus longue et la plus difficile de ce travail est sans aucun doute la constitution du réseau de références localisées qui est indispensable pour acquérir la preuve de l'origine d'un groupe de composition. Tant qu'on en reste aux hypothèses, c'est-à-dire qu'on se contente d'effectuer une classification du matériel et qu'on procède à quelques comparaisons avec des références isolées, on ne se trouve pas entraîné dans un travail considérable. C'est donc le passage de l'hypothèse de provenance à la preuve qui

réclame le plus d'efforts. Aussi peut-on être tenté de simplifier le processus normal qui vient d'être décrit, soit qu'on se trouve dans certaines circonstances particulières qui autorisent un développement plus court, soit qu'on ne désire pas vraiment aller beaucoup plus loin que le stade des hypothèses.

Il est possible de se passer du réseau de références localisées indiquées précédemment, ou du moins de réduire ce réseau à quelques références bien choisies, lorsqu'on estime, compte tenu à la fois des résultats de la classification, des données archéologiques et des caractéristiques de certaines références, que les probabilités *a priori* sont suffisamment fortes pour que la ressemblance observée comporte une incontestable présomption de preuve. Cela signifie que l'on se trouve alors dans la position où l'on apporte un élément supplémentaire de vérification à une attribution reposant pour l'essentiel sur d'autres considérations que les seules compositions figurant dans la classification et dans les références.

Un exemple particulièrement simple d'une telle situation serait celui où l'on observerait une ressemblance marquée entre un groupe de composition et des références appartenant à un atelier dont la production serait extrêmement abondante. On peut alors considérer que cette abondance même constitue une probabilité *a priori* en faveur de l'attribution des céramiques du groupe considéré à cet atelier, et se contenter alors de vérifier que les compositions du groupe s'accordent bien avec celles de l'atelier.

Un autre exemple simple serait celui où le groupe de composition et certaines références présenteraient des compositions semblables, mais extrêmement rares. Là encore cette rareté constitue une probabilité *a priori* en faveur d'une localisation commune au groupe de composition et aux références. Et l'on peut alors se satis-

faire de la vérification qui résulte de la présence simultanée de ces compositions dans les références et dans le groupe considéré.

On perçoit sur ces quelques exemples que l'on pourrait multiplier à l'infini toute la complexité des situations qui peuvent être rencontrées, et la difficulté qu'il peut y avoir, d'un point de vue extérieur, à apprécier les diverses composantes d'une preuve, et donc la valeur même de cette preuve. Car on voit bien qu'on passe continûment d'une simple hypothèse à une preuve tout à fait déterminante, suivant la valeur des probabilités *a priori* que l'on accepte dans le raisonnement, et suivant la plus ou moins grande importance laissée au réseau de références et à sa densité. C'est certainement là qu'il faut situer le point délicat des recherches actuelles sur la provenance des céramiques. Si l'on ajoute à cela qu'on est parfois tenu d'utiliser des références dont la localisation ne nous est pas connue directement, mais seulement d'une manière indirecte à la suite du regroupement d'un certain nombre de données archéologiques les concernant, on comprend à quel point il est nécessaire d'expliquer les tenants et aboutissants des raisonnements de provenance.

Mais en bien des cas il est clair que l'on ne cherche pas vraiment à déterminer des provenances, mais seulement à constituer des hypothèses touchant à l'éventualité d'une hypothèse unique ou multiple des céramiques étudiées, ces hypothèses pouvant être utilisées telles quelles et orienter la recherche archéologique sur de nouvelles voies. C'est ce qui se passe généralement lorsqu'on se contente de confronter la classification d'un matériel avec les données archéologiques résultant d'une étude de ce même matériel effectuée suivant les procédés habituels. Il y a là, pour la recherche archéologique, un outil de travail extrêmement

fructueux qui a l'avantage de ne pas créer de confusion, puisqu'on reste volontairement dans le domaine des hypothèses.

Autres domaines.

Depuis longtemps déjà la céramologie de laboratoire s'est intéressée avec des fortunes diverses aux problèmes techniques de la céramique. Mais l'étude des procédés de fabrication est une discipline en soi, qu'on ne saurait qu'effleurer ici. Un point important concerne les expériences nombreuses que l'étude des techniques anciennes a inspirées. La portée limitée de nombre d'entre elles tient au fait que des apparences extérieures semblables peuvent être obtenues souvent par des voies très différentes. Le laboratoire peut intervenir alors pour résoudre ces incertitudes et vérifier d'une manière moins subjective et surtout plus approfondie s'il y a ou non identité. Mais il ne faut pas se dissimuler la complexité de ces recherches si bien qu'on peut se demander si elles sont réellement nécessaires. En effet, dès lors qu'on admet que des apparences semblables peuvent résulter de techniques diverses, ne devrait-on pas admettre ces essais en parallèle avec les observations ethnographiques, et ne leur demander qu'un ensemble d'hypothèses sur les modes de fabrication, ce qui serait sans doute très utile et sans doute suffisant pour la recherche archéologique ? D'autant plus qu'il s'agit souvent de simples tours de main qui, bien qu'intéressants, ne comptent guère dans l'évolution des techniques. A l'opposé, il est beaucoup plus dans le rôle des laboratoires d'étudier et de chercher à retracer les phases les plus importantes de l'évolution des techniques céramiques, phases qu'il serait souhaitable de ne pas confondre avec des variantes de procédés qui évoluent d'une manière quasi aléatoire à l'intérieur d'une technique, elle-même toujours assez élémentaire.

Un autre domaine de la céramologie de laboratoire est l'étude du contenu des récipients par l'analyse des traces organiques laissées dans la paroi des vases. C'est une recherche à peine entamée qui sera peut-être l'une de celles qui nous apportera les révélations les plus originales. Mais il faut avoir conscience de la longueur, du coût et de la difficulté des recherches préalables qui devront être entreprises. La complexité des produits organiques naturels, leur dégradation au cours du temps, les innombrables sources de pollution dans le sol, les quantités infimes qui subsistent, contribuent à faire de ce domaine l'un des moins accessibles de la céramologie de laboratoire. Mais les résultats qui commencent à apparaître dans divers laboratoires montrent qu'il ne s'agit pas d'espérances vaines.

On ne saurait faire ici le bilan des recherches de laboratoire sur les céramiques, pas plus au plan des méthodes qu'au plan des résultats. Sur ce dernier point cependant on pourra, si nécessaire, constater pour le seul laboratoire lyonnais la résolution d'un grand nombre de problèmes dont certains faisaient, sans succès et depuis des décennies, l'objet de travaux et de discussions dans la communauté archéologique. Sur le plan des méthodes on

serait satisfait d'avoir pu mettre en relief la diversité d'aspects et la relative complexité de la céramologie de laboratoire, et notamment des déterminations de provenance. On peut se demander d'ailleurs à ce propos, après avoir pris conscience de la longueur des méthodes rigoureuses de détermination de provenances, si l'avenir de ces méthodes est assuré, ou si l'on ne va pas s'orienter plutôt vers des applications en grand nombre de méthodes plus simples fondées sur les hypothèses de classification. Bien qu'on ne puisse en discuter longuement ici, il semble que l'économie à long terme fasse opter en faveur des méthodes rigoureuses, compte tenu du fait que lorsqu'on a été amené à constituer un quadrillage de références soigné dans une région, on est à peu près capable de répondre à n'importe quelle question de provenance concernant cette région. L'économie ferait également pencher du côté des méthodes de laboratoire, si on devait comparer aux méthodes habituellement employées dans le même but, mais il serait nécessaire qu'un débat ait lieu sur ces questions. Sur le plan des moyens enfin, on regrettera toujours de ne pouvoir accorder systématiquement aux différentes thèses de céramologie qui se préparent en France l'appui qui permettrait des progrès considérables et de sérieuses économies. C'est uniquement un problème de politique et de compétence archéologique, et pas un réel problème de moyens.

Maurice PICON
URA N° 3 - Maison
de l'Orient, Lyon.

=====